

**De la poésie sur l'échelle de Richter  
di Zoè Lin (L'HUMANITE', 10/07/2002)**

Avignon. L'acteur et metteur en scène italien Pippo Delbono présente trois de ses spectacles au Festival : Il Silenzio, Guerra et la Rabia.

Un spectacle magique nous emporte dans un tourbillon d'émotions pures. Il Silenzio, pour ne pas se taire justement.

Des roulements de tonnerre déchirent la nuit étoilée avignonnaise. Des haut-parleurs crachent des trombes d'eau. Si ce n'est pas le déluge, ça y ressemble. La musique des Pink Floyd vient apaiser les éléments de cette nature déchaînée, ceux-là mêmes qui en janvier 1968 détruisirent le village de Gibellina. Un homme creuse la terre tandis que deux autres la ratissent. On pose quelques croix mal ficelées sur ce même tas. Les morts aussi seront de la partie.

Il Silenzio se décompose en tableaux séquencés comme autant de saynètes poétiques et fantastiques teintées d'un réalisme comme seuls savent le maîtriser les Italiens. Il aura fallu douze secondes pour que ce petit village de Sicile s'effondre comme jeu de cartes, douze secondes pour que s'arrête net la vie de ses habitants. Cet enfant qui tape dans un ballon de foot ; cette maman qui promène son enfant ; ce jeune couple d'amoureux ; ce vieil habitué qui vient manger sa gamelle dans le café du village ; sa serveuse indolente qui dévore entre deux services des magazines qui " font rêver ". Des personnages ordinaires, de simples mortels justement, qui n'auront plus loisir à rêver, à aimer, à rire ou à pleurer.

L'écriture de Pippo Delbono est fluide, limpide, ne veut rien démontrer, juste montrer pour que l'on n'oublie pas. " Vous qui êtes en ces lieux, faites silence. Mais une fois dehors, ne restez pas silencieux ", dit une voix, rappelant cette épitaphe que l'on peut lire à Buchenwald sur le lieu où sont enterrés les enfants. Et voilà ce jeune footballeur qui joue et appelle son copain. Qui ne répond pas. On reste suspendu à chacun des gestes des personnages, à chacune de leurs entrées et sorties ordonnées dans un étrange ballet qui vous entraîne du rire aux larmes sans qu'on s'en aperçoive. Des personnages muets dont les tranches de vie, ici évoquées, en disent plus que n'importe quel discours. " Le silence des mots, le silence des morts et des vivants. " Delbono, du haut de son imposante silhouette, dirige son petit monde d'une main de maître, à la manière d'un Fellini sur un plateau de tournage, avec cette même précision énergique, ce même sens du détail qui n'a l'air de rien, mais modifie tout.

Il en faut beaucoup d'ailleurs, d'énergie, pour orchestrer la vingtaine d'acteurs qui s'emparent de l'espace dans de curieux enchaînements dessinant peu à peu les contours d'une histoire universelle qui n'hésite pas, soudain, à marquer une escale de l'autre côté de l'Atlantique, à Mendoza (Argentine) où un tremblement, d'une autre nature, mettait un terme à de vains espoirs. Alors Dalida peut chanter qu'elle veut mourir sur scène dans une version remixée ; un Elvis de pacotille trimbaler une étrange Peau d'Œne à l'arrière de son scooter rutilant ; les pom-pom girls afficher un sourire extatique ; les notables du village banqueter encadrés par le représentant des autorités ecclésiastiques et celui des forces mussoliniennes. Tout se déroule dans un désordre spatio-temporel voulu, non pour signifier l'éternel recommencement de l'histoire mais plutôt sa continuité, l'importance du passé dans la compréhension du monde actuel. Cela se ressent à l'aune de l'univers poétique de Pippo Delbono. Une poésie qui prend source dans le quotidien des petites gens, dans leur bonheur comme dans leur malheur. Une poésie qui s'incruste jusque dans les refrains de quelques bluettes sentimentales qui revêtent, ici, une sonorité toute particulière. Et l'on retrouve nos yeux d'enfants lorsque La Madonna, haut perché sur des échasses, prend la tête d'une procession de bric et de broc, chaotique et sulfureuse, élégante et déglinguée. Les lampions s'éteignent un à un doucement. E la nave va.